

FACÉTIES

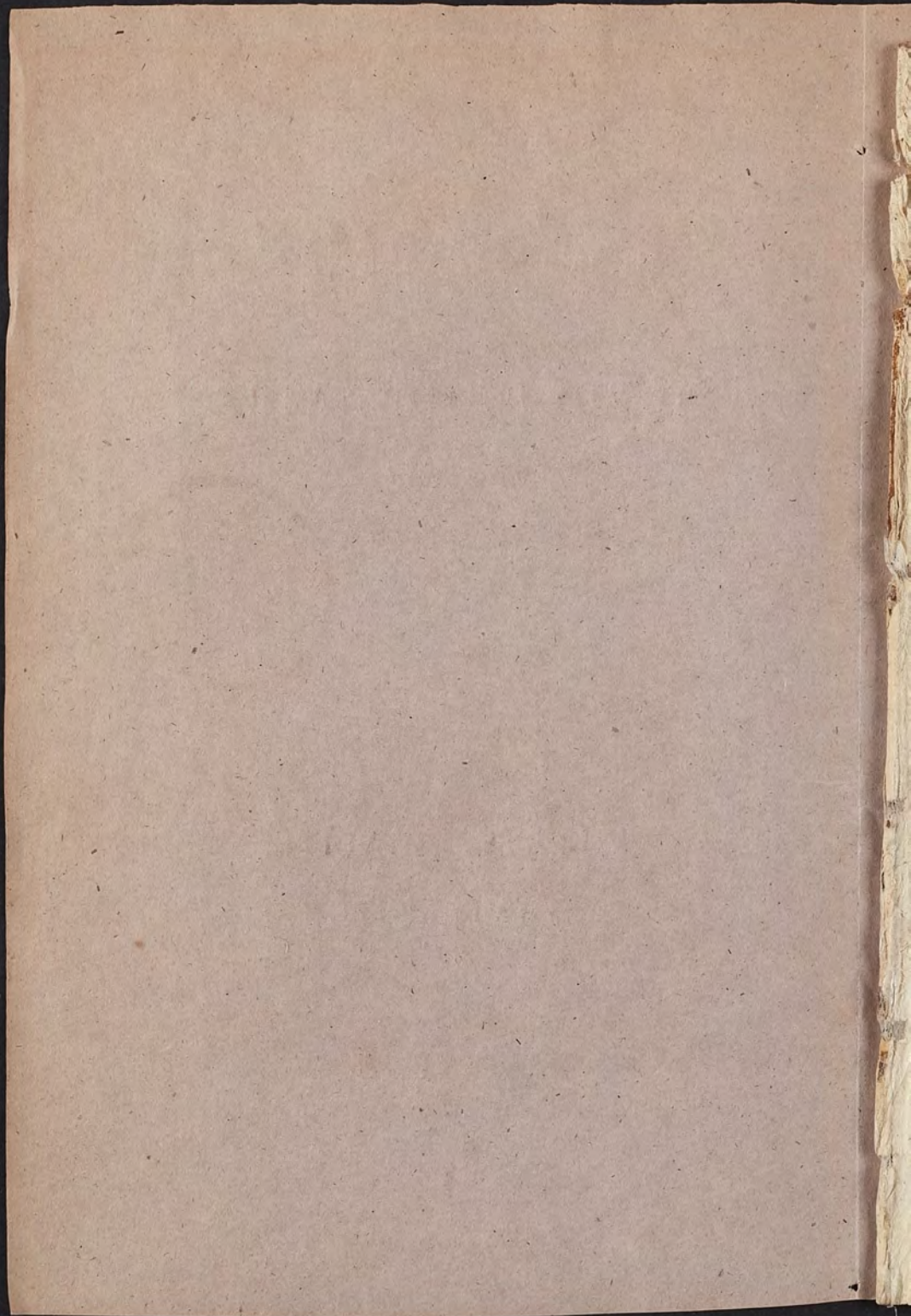
RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou





R É P O N S E

D E

NICOLAS-PIERRE FOUTRE,

J A R D I N I E R,

AU PERE DUCHESNE

Son vieux camarade d'école.



Nous avons reçu la même éducation, che
compagnon, rien ne le prouvera mieux que
notre maniere commune de nous exprimer ;
c'étoit un grand homme que le magister qui
nous a instructionnés ? Dieu veuille avoir son
âme, il y a soixante ans qu'il a trepassé ; de
ses nombreux disciples il ne reste plus que toi &
moi ; tant mieux, il y en avoit de plus spiritueux
qui auroient eu sans doute la rage de se faire
pressurer ; & dans ce cas, (soit dit entre
nous) il auroit fallu nous taire ; étant seuls ,
nous serons lecturés par toutes les personnes
qui aiment le sel antarétique.

Retiré depuis quarante-trois ans (1) dans un village à deux lieues de Paris , où j'exerce toujours la profession de jardinier , je t'avois perdu de vue , je te croyois f.tu. Avant hier mon garçon aîné , qui n'a que quarante-deux ans , qui depuis six mois conduit seul notre âne , en revenant de la grande ville , me saute au col , & me dit : — mon papa , voilà un livre que je vous apporte , il fait presque autant de bruit à la halle , que ceux qui le crient. — L'as-tu acheté ? — Oui papa. — Comment f.triquet , tu employe ainsi mon argent ; je lui f. une tappe ; lui de pleurer , de me demander pardon , de m'assurer , qu'il ne lui a coûté qu'une carotte , un oignon & deux poireaux. Après que j'eus fait le compte de la recette , je reconnus qu'il m'avoit dit la vérité , ma colere diminua ; mais quelle fut ma surprise surprenante , de voir ton nom à la tête de cet ouvrage ; je m'écriai : il vit donc encore ; la joie me fait tout oublier , j'embrasse mon fils , je lis haut , & tout bas je me promets de

(1) *Je quittai la maison où je servois , pour une aventure que plusieurs de mes lecteurs se rappelleront.*

te répondre. Mon fils l'apprendra , me lira à la halle , queu plaisir je lui ménage & à ma famille ; mille pipes , qu'il y en a qui fumeront sans tabac..... mais que vois-je ? oh miracle ! il falloit une révolution de l'espece pour l'opérer.... j'ai peine à en croire mes yeux & mes lunettes..... mais je lis en toutes lettres à la fin de la dernière page , DE L'IMPRIMERIE DU PERE DUCHESNE ; à toi pere Duchesne , une imprimerie.... ma femme reprend : — Et pourquoi pas ? sans cela où en feroit-il ? Qui se chargeroit d'imprimer ses bilvesées impertinentes ? personne. — Taisez-vous , mamie , & sçachez qu'un livre , une impression , annonce des caracteres que l'on doit craindre d'offenser. — Qu'entendez-vous , mon époux avec ses caracteres , ils sont faits comme ceux des Gorfes & autres , pour m'effuyer le derriere. — Silence , madame , je vous prie... mais je me donnois à tous les diables , pour chercher à deviner les moyens que tu as employés pour réussir. Je fais que sans argent , l'on ne fait rien , & que toute ta vie , tu as mangé & bu la veille , ce que tu esperois gagner le lendemain ; je le fais , tu es encore vieux puant , un joueur , un gourmand , un ivrogne ; tu n'es plus libertin , parce que l'âge

y a mis bon ordre ; mais enfin , comment s'y est-il pris ? — Ah ! j'y sommes , moi ; jamais tu ne l'aurois deviné , je le tenons , c'est , c'est , écoute bien , mon doux ami j'entendons dire tous les jours , que dans l'assemblée , il y a des enragés ; le pere Duchesne , qui a enragé de faim toute sa vie , aura fait connoissance avec eux ; d'enragés , à enragés , il n'y a que la main le pere Duchesne leur aura rendu service ; comme ceux-là ont 18 l. par jour , ils l'ont recompensé librement , & avec cet argent , il a acheté une imprimerie chez un fripier , & la voilà qui marche ; je gage la chose ainsi . — Cela peut être , mon cœur , je l'approfondirai cette nuit , & demain nous voirons . Hier , à cinq heures du matin , je me leve , je prends congé de ma femme . — Où vas-tu ? — A Paris , où mes affaires m'appellent ; je défends toutes questions ; j'appelle Paul , mon second garçon , jeune homme de grandes espérances (il a onze mois de moins que son aîné .) Je lui dis : Paul , leve-toi , & il se leve . Va à l'étable , habille le bouriquet , attelle-le à la cariole ; cela ne tarda pas ; je monte dans ma voiture , que Paul conduit à pied ; j'arrive à la porte de l'assemblée , où je

descends , je me mets le plus près possible du passage , à côté d'une personne à laquelle je fis plusieurs questions , où il ne répondoit que par un mouvement de tête ; je pensois que c'étoit la mode ; arrive un député , je lui dis : Monsieur , êtes-vous un enragé ? Il me fixe , passe , (c'étoit M. Barnave) un autre suit : monsieur , êtes-vous un enragé ? il se mord la levre inférieure , sans me regarder ; (c'étoit M. Vignerot) le troisieme me fixe avec humeur ; (c'étoit M. Al. de Lameth) le quatrieme ne me regarde pas , mais tout en lui annonce le trouble & la peur ; (c'étoit M. Chabroud) jusqu'au soixantieme , il y eut peu de nuances variées ; mais celui-là , son émotion fut remarquée , & son dépit , (c'étoit M. de Broglie) aussi , un instant après , un homme avec une chaîne au col , vint parler aux gardes ; il en résulta que l'on me dit très-haut de me retirer ; je m'éloignai de quatre pas de la porte ; vient un prêtre à large calotte , je l'arrête par le bras , & je lui dis : monsieur , je voudrois bien voir un enragé , & lui parler. — Qu'appelle-tu un enragé , (d'une voix de tonnerre) ce sont les aristocrates qui t'ont placé ici pour m'insulter , je vais monter à la tribune , dénoncer le côté droit , &

toi, tu vas être conduit à l'abbaye sous bonne garde; le projet de contre-révolution se développe, disoit-il, entre ses dents. (c'étoit l'abbé Goute) (1) Je me sauve à la porte des capucins; arrive un chartreux, je me jette dans ses bras: mon révérend pere, lui dis-je, je suis perdu; je lui conte mon aventure. — Consolez-vous, mon fils, je vais faire un amendement, vous serez mené à Charenton. Je voulois sortir dans la rue pour m'échapper; une foule prodigieuse remplissoit la porte, des applaudissemens & des cris de vive M. le comte de Mirabeau, ne cessoient pas. Je me dis: pour celui-là c'en est un, je le connois de réputation, prenons-nous y différemment. M. le comte, M. le comte, permettez, souffrez que je vous dise. — Que demandez-vous? — Monsieur le comte, je suis le camarade du pere Duchesne. (un sourire agréable me donna confiance.) Monseigneur, il a une imprimerie. — Qui t'as dit cela? — Il me l'a mandé; il m'en faut une aussi; nous avons été à la même école, je vous servirai aussi-bien que lui. — Vous vous rendrez demain à mon audience.

La menace du prêtre, la charité du chartreux, tout cela me faisoit faire de tristes réflexions; j'arrive à la place Vendôme, où je trouve Paul &

ma cariole ; partons , lui dis-je , retournons au village , queu chien de pays. --- Quoi ! mon pere , vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux ? je lui apprends mes aventures , les projets que j'avois formés. -- Eh bien , mon pere , vous êtes découragé ; il faut tenter un nouveau moyen. --- Quel ? --- Le voici : depuis que je suis sur la place à vous attendre , j'ai lié conversation avec plusieurs de ces messieurs les fiacres , ils m'ont appris qu'il y avoit deux partis dans l'assemblée , le côté droit & le côté gauche : ceux auxquels vous vous êtes adressés sont gauches , vous en avez été mal accueilli ; vous ne pouvez pas compter sur M. de Mirabeau , quand bien même il vous auroit fait des promesses , à plus forte raison , ne vous ayant dit autre chose que d'aller à son audience , où sûrement sera le prêtre à large calotte , & le benin chartreux ; il y a six jours que votre barbe n'a été faite , je vais vous conduire chez un frater , j'attacherai vos cheveux avec un bout de ficelle , vous boutonnerez votre habit : costumé de cette manière , les mouchards ne pourront vous reconnoître ; ensuite vous prendrez pour deux sols de rogôme , qui vous donnera de l'assurance ; vous ferez bien exactement ce que je vais

avoir l'honneur de vous dire. Je ne savois où j'en étois, je contemplois mon cher Paul, je croyois voir un ange, oui, mon enfant, mon cher enfant, je suivrai en tout tes conseils; avant d'entrer chez le frater, il attache mes cheveux, boutonne mon habit; lorsque je tus rasé, je me regarde dans la miroir, le diable m'emporte si je me reconnoissois : c'est bien, me dit Paul, montez dans la charette, & partons; arrivés au coin d'une rue, dont je ne fais pas le nom, il me dit, c'est ici, mon papa, qu'il faut descendre, allez tout là-bas, c'est ce qu'on nomme la cour du manège, il y a une entrée par où passent les députés du côté droit; voilà ce qu'il faudra leur dire : monsieur, & s'ils sont plusieurs : messieurs les députés de la droiture, je suis un camarade d'école du pere Duchesne, c'est un jean F...tre, un F...tu gueux, auquel je donnerois cent coups de pied dans le ventre; monsieur ou messieurs, comme c'est un viédaze, il se cache dans son imprimerie; donnez-moi, s'il vous plaît, ce qu'il faut pour m'en procurer une; aussi-tôt je l'attaque, je le poursuis, j'accable le lâche de sottises, en lui disant ses vérités, & force ce plat à se taire.

Je m'en vais au lieu indiqué, répétant la

leçon de mon fils; j'étois environ à vingt pas de la porte, que j'apperçois en sortir vingt-cinq à trente personnes parlant avec tranquillité; des haussemens d'épaules, des secousses de têtes, annonçoient du mécontentement & de la douleur : en approchant, je remarque des évêques, des abbés, des messieurs décemment vêtus & coëffés; je me dis: cela ne ressemble pas aux autres. Je demande à un voisin, sont-ils députés ceux-là? — Oui. Tout près j'entends un qui disoit : quel malheur, la France est perdue! (je me précipite au milieu d'eux) Non, messieurs, elle ne l'est pas, procurez-moi une imprimerie, je réponds sur ma tête de la sauver, c'est le Jean-F...tre de pere Duchesne qui fait tout le mal, (je leur dégoise toutes mes phrases) donnez-moi une imprimerie, & le B. gre de scélérat rentrera dans l'enfer qui l'a vomie pour nous punir de nos fautes. Un évêque tout près de moi, me donne douze sols, un monsieur à côté, me donne la même somme; je vois les autres faire l'aumône aux pauvres qui se trouvoient à portée. Humilié que l'on me traitât à leur instar, je dis fierement à l'évêque : puis-je avoir une imprimerie avec ce que vous venez de me donner? — Non, mon fils, mais

du pain ; foyez ici demain à la même heure , & tous les jours vous recevrez de moi ce recours. — Mais si je n'ai point d'imprimerie , je ne peux parler pour vous , je laisse le champ libre au pere Duchesne ; puisque vous n'en fournissez pas , vous autres , il n'est pas étonnant qu'il y ait autant de libelles , de mensonges imprimés tous les jours contre vous ; une plume , dans ma classe , n'est pas chere , ce sont celles cependant qui font le plus d'effet , elles savent ce qui plaît à la multitude , depuis sur-tout que c'est le plus grand nombre qui a la prétention de tout décider. — Mon fils , craignez dieu , honorez le roi , Le ton avec lequel il prononça ces paroles , son air respectable empêcha ma langue d'articuler aucuns mots ; je fus plusieurs minutes dans cet état ; revenu du trouble où il m'avoit laissé , je retourne à ma cariole , en disant : je ne suis pas sorti du village pour mendier , jamais cela ne m'étoit arrivé , comme je suis humilié , & en faisant des vœux pour que le pere Duchesne pût recevoir une pareille leçon , il deviendroît peut-être un honnête homme.

Dès que Paul m'apperçoit , il vient à moi ; eh bien , mon papa , que vous ont valu mes

conseils? vingt-quatre sols, mon enfant. —
L'on vous a pris pour un pauvre homme ?
Hélas oui, mon cher fils, & si le pere Duchesne
eût été à la même place, (ce qui me con-
sole) ces messieurs l'auroient traité de même.

Forcé d'abandonner l'espoir d'une imprimerie, puisque le seul moyen qui me restoit étoit de me rendre à l'audience du comte, où je trouverois la grande calotte, & le ci-devant disciple de Saint-Bruno; que l'abbaye, ou Charenton feroient la récompense de ma témérité, je mets mon pauvre esprit à la torture, pour voir ce qu'il y avoit à faire; je me suis donné ma parole que je répondrois au pere Duchesne, j'en suis esclave; si j'y manque, il faut me décider à planter mes choux le reste de ma vie; n'aurois-je autant vécu que pour cette infamie! Nom d'un F...tre, non, la fureur, la vengeance me fourniront des ressources, le malheur me rend intrépide; Paul, mon cher fils, conduit la voiture à la halle, vend-la, & le bouriquet, pour le prix que l'on t'en donnera, apporte-moi l'argent, je t'attends ici de pied ferme; point de réponses, obéis. Mon fils, avec un air pensif, même du désespoir, monte dans la cariole; un homme dit auprès de moi: je crois

voir Hypolite; non, monsieur, vous voyez Paul.

Deux heures après, mon fils revint; qu'as-tu fait? Je vous apporte, mon pere, 43 l. 10 s. Donnes, je suis content, viens avec moi chercher du papier, une plume & de l'encre, ensuite nous irons souper & coucher au cabaret; en y arrivant, je commande le souper dans une chambre où il y eût un lit; quand nous eûmes mangés, je dis à Paul: couche-toi, mon garçon, ton pere a bien autre chose à faire que de dormir; Paul se met à ronfler, & moi à griffonner; cela n'a point été mal, tant que je n'ai eu qu'à raconter; mais c'est à présent que la tâche devient difficile en diable, & même impossible: on ne peut parler raison avec un sot, on ne peut résumer des phrases sans ordre ni méthode, qui sont amalgamées au hasard, par des sermens épouvantables, qui ne peuvent être prononcés que par une bouche impie comme la tienne; il faut que ce que tu imprime soit bien bête, bien obscène, pour que je le trouve tel, il faut que les sacré-gueux qui t'ont mis en besogne soient bien scélérats, bien méchans, bien cruels, pour chercher à égarer, tromper la bonne foi, changer les mœurs de la classe in-

digente , mais honnête , d'un peuple qui , fans toi & eux , auroit toujours été le modele des nations , par son humanité & son respect à ses devoirs.

En faveur de l'ancienne connoissance , je ne te quitterai pas sans te donner un conseil ; le meilleur , sans contredit , est de te taire..... Te taire ; mais tu ne dis rien , tu ne fais que prêter ton nom à des infâmes , & tu n'as pas plus une imprimerie que moi ; il y a un dessous de cartes à cela , on ne t'a pas même fait l'honneur de te mettre dans le secret ; mais je vais le dévoiler , c'est la tâche qui me reste à remplir.

L'assemblée nationale , c'est - à - dire le côté gauche , est bien embarrassé , il voit qu'il ne pourra jamais remplir ses promesses ; que d'un instant à l'autre , la nation reviendra de son ivresse ; qu'alors ils sont perdus , ils suivent constamment le plan qu'ils se sont fait à leur installation , de répandre l'argent avec profusion , pour s'attacher la multitude , tous ceux qui n'ont rien à perdre ; bien dangereux pour ceux qui ont quelque chose. D'abord on a épuisé le trésor royal , les bourses des personnes dont on flatoit l'ambition , paralysé les recettes de l'état , aboli la gabelle ; ajoutez à cela les

cocardes, les uniformes, les drapeaux, la destruction des ordres, tous les citoyens égaux, le serment civique, la fédération, le don patriotique, quatre cent millions de papiers-monnoie, l'on se persuadera que l'assemblée n'a songé qu'à prolonger son existence; les quatre cent millions d'assignats sont mangés, & les huit cent nouvellement décrétés, sont déjà entamés; mais l'impôt s'établit, je doute qu'il puisse être perçu, il ruinerait Paris & les provinces; & encore n'est-il pas au taux, que l'on projette: quand bien même la vente des biens nationaux s'effectueroit, il y aura une somme très-considérable à imposer, tant pour les frais du culte, les pensions aux membres du clergé, ce qui restera de la dette exigible & constituée, à répartir entre tous les contribuables.

Mais dans tous les cas possibles, Paris est ruiné, & dans six mois, il ressemblera au Versailles actuel; plus de commerce, de manufactures, de numéraire, grand nombre d'habitans qui le quitte; il est aisé d'en juger par le nombre prodigieux d'hôtels & d'appartemens vacants, dans ce moment, qui quadrupleront après l'hiver; l'impôt, à raison du du loyer, est bien mal calculé. Tout est dans

ce moment dans l'anarchie la plus désespérante ; nous allons avoir des juges , l'ordre va se rétablir ; j'en doute ; il y a plusieurs de ces messieurs , qui ne peuvent inspirer de confiance.

Mais revenons aux assignats , c'est à cette époque que l'on a prit ton nom , que tu annonçois menteur , impudent , que c'étoit le vœu des provinces ; quelle sottise , quelle bêtise , quelle absurdité , d'en faire faire l'apologie par un manant , qui n'a de sa vie jamais réuni deux écus , & ses bruyantes tribunes , payées à vingt sols par séance.

Tout ce qu'on a fait depuis seize mois , me paroît incroyable , je crois rêver , & apercevoir un génie mal-faisant , qui plane sur la France , le patron del'Angleterre le protege ; mais où es-tu , bon Saint-Denis , voilà le moment de te montrer , de défendre le royaume & ton temple ; jamais tu n'as eu d'affaire plus majeure à vuider avec Saint-Georges ; tu permets que l'on travaille successivement tous les régiments de l'armée , & les équipages des vaisseaux ; les officiers , fideles à leurs devoirs , à leur serment , à leur roi , plusieurs ont été insultés , massacrés par les soldats , les matelots , les brigands , & l'on cherche

à persuader , que ce sont les officiers qui excitent l'insubordination : on suit pour eux la même marche que pour les braves gardes-du-corps ; tout ce que l'or ne peut acheter doit être proscri^t & égorgé. Les âmes les plus viles, des agioteurs enfin, n'ont-ils pas eu l'audace de prononcer publiquement d'avance, sur le sort des officiers de Royal-Liégeois, & d'inculper avec la même insolence tous les officiers de l'armée ? Mais je les supplie , au nom de la patrie , de ne pas quitter leurs emplois, elle ne pourra jamais assez reconnoître ce noble & généreux devouement.

La destruction des cours souveraines, des tribunaux inférieurs, est le comble du délire & de la déraison ; on ne peut calculer le nombre d'individus ruinés & au désespoir , combien de personnes sensibles qui mourront de chagrin de l'impossibilité où on les met de remplir leurs engagemens avec leurs créanciers légitimes ; une réforme dans les codes civil & criminel , étoit nécessaire , les cahiers des bailliages annonçoient leur vœu ; mais réformer ou anéantir, c'est bien différent. Je ne rencontre que des gens qui perdent, & je n'en ai pas encore vu qui disent avoir gagnés à la révolution. Je fais bien qu'il y a trente-trois

millions à partager entre ceux qui ont déterminé la dernière fournée de huit cent millions d'assignats. Je suis tenté de les trouver modestes, ils sont les maîtres de prendre tout ce qu'ils voudront (tant qu'il y en aura) ; mais, garre le fond du sac.

La taxe sur les domestiques est atroce, elle augmentera le nombre incalculable des malheureux & des désespérés.

L'impôt sur les chevaux, ruinera le commerce de plusieurs provinces, les mettra dans l'impossibilité d'acquitter leurs impositions.

L'impôt, en proportion de la location, est totalement dirigé contre la capitale ; que je vous plains, bons Parisiens, qui faites des pertes aussi énormes, vous apprendrez un jour les moyens employés pour attirer dans vos murs des brigands, des vagabonds, soldés par des coquins, dont tôt ou tard vous demanderez la punition bien méritée, puisque ces méchans vouloient vous rendre complices de leurs crimes. Mais cette justice tardive ne vous dédommagera pas ; arrachez ce bandeau magique, vous ne verrez autour de vous que ruines, que précipices ; certes M. de M.... ne se fera pas trompé, lorsqu'il a dit que le réveil de ce bon peuple sera terrible, qu'il doit

le craindre lui ce réveil, & tout ceux qui voyent dans le sens de la révolution ; est-il rien de plus humiliant que d'avoir resté aussi longtemps leurs dupes.

Tout bon Français fait des vœux pour un changement qui ramene l'ordre, rende au roi son autorité, & nous défasse de quatre à cinq cents gueux aussi jean-f...tres que le pere Duchêne. Mais pour que cette révolution soit salutaire, il faut qu'elle ait lieu par l'opinion, que la raison, l'union, la concorde, la paix, la charité, la bienfaisance, l'amour, le respect pour le roi, dirigent toutes nos actions, que le bon, le vertueux Louis XVI, en suivant les mouvemens de son cœur, pardonne aux coupables, & les livre à tous leurs remords.

Je finis en t'assurant, que si j'entends encore parler de toi, de ton imprimerie, comme il ne me reste plus de moyens de te répondre par écrit, puisque tout mon saint-frusquin va passer à cette b...gre de lettre, cela te prouve combien je suis esclave de ma parole ; mais une que je te donne, qui m'est aussi sacrée, (je consens plutôt perdre mon nom que d'y manquer), c'est de te f...tre le tour d'une manière dont tu te ressouviendras le reste de tes

jours. Je te prie de faire mes complimens à M. Roberfpierre; tu lui diras que j'ai vu rendre le dernier soupir à son cher oncle; comme les maisons sont pour rien à Versailles, & les jardins, je réclamerai à la fin de mon bail ta protection auprès de M. le Cointre, ton digne ami; j'y compte, comme tu dois être bien convaincu de tous les sentimens que t'a voués ton vieux camarade d'école,

NICOLAS-PIERRE FOUTRE.

(1) *Ce fut cette sortie qui m'attéra, qui me fit soupçonner que mes questions avoient déplu; jusqu'à ce moment je les trouvois très-naturelles, tant je suis simple & bonhomme.*

